

DE LA «LANGUE DE BOIS» AU «POLITIQUEMENT CORRECT».

par **Gérald Antoine**

Nos «chères études» parfois se vengent de trop fréquentes infidélités . Si le soussigné avait tenu ses fichiers à jour, il eût renoncé à son projet d'écrire sur la «la langue de bois» prise comme exemple, voire comme emblème du cliché. Hélas ! il était trop tard pour se dédire lorsqu'il apprit que trois travaux pour le moins¹ avaient été déjà consacrés à ce fléau qui, autant et plus que jamais, menace l'existence de nos franchises d'expression dans l'ordre politique d'abord, dans tous les autres ensuite.

Deux réconforts se sont offerts à ma déconvenue: d'une part il restait possible de glaner les épis qu'exprès ou non mes devanciers avaient laissé traîner derrière eux ; d'autre part comment ne pas joindre à la «langue de bois» le «politiquement correct» qui, depuis quelque temps, paraît bien lui avoir volé la vedette en attendant d'être à son tour détrôné ?

L'idée sinon la lettre de la «langue de bois» remonte loin dans l'histoire de la comédie humaine, Françoise Thom, auteur de tout un livre sur *la langue de bois* (1), estime qu'elle «se constitue définitivement» vers 1850, à l'époque où la foi absolue en l'avenir de la science l'emporte sur les supputations métaphysiques ; selon G. Liébert, la «prose mécanique de la fin des Lumières ouvrait déjà la voie à la langue de bois révolutionnaire». Mais ne nous privons point de rappeler ici la sentence tranchante du Père Malagrida, jésuite du XVIII^e siècle, que Stendhal inscrit en tête d'un de ses chapitres, dans le *Rouge et le Noir*: «La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée». Là gît la véritable clef de la langue de bois : l'homme, dès lors qu'il ne se sent plus libre de s'exprimer, au sens plein du terme, cesse d'utiliser la langue comme un miroir; il la manie comme un leurre et en joue comme d'un masque.

Cependant, si le phénomène est de tous les temps, les mots «langue de bois», chargés d'une ou plusieurs valeurs spécifiques, demandent à être plus précisément situés et datés. Alain Besançon et Françoise Thom, entre autres, l'ont signalé : la métaphore de «la langue de chêne» servit aux Russes d'avant la Révolution à désigner, pour le railler, «le style administratif pesant qu'affectionnait la bureaucratie tsariste». Avec l'ère bolcheviste, le «chêne» se mue en simple «bois» et la «langue de bois» sert tout naturellement à baptiser et à brocarder les modes de parler - et d'écrire - figés, clichés, codifiés qui se pratiquent aux multiples niveaux de l'appareil administratif, politique et médiatique. La locution se retrouve en polonais et va faire florès aux beaux jours de Solidarnosc : ses dirigeants osent organiser en 1978 à Varsovie, en 1981 à Cracovie des séminaires sur le thème, précisément, de la langue de bois et ses variantes d'expression.

Fait non point surprenant, mais remarquable (pourquoi les observateurs se taisent-ils là dessus ?) : la langue allemande commune ignore «la langue de bois» - de même d'ailleurs que la langue anglaise. Ni l'une ni l'autre ne semble éprouver le besoin de lui trouver un équivalent de réelle notoriété.

Quant au français, il attendra jusqu'aux années 70 pour lui faire accueil. La formule apparaît d'abord de manière sporadique dans des hebdomadaires, chaque fois en italique ou entre guillemets pour marquer qu'elle n'est pas encore incorporée à l'idiome ; chaque fois aussi porteuse d'une claire connotation politique : venue de l'Europe de l'Est, la langue de bois en conserve l'empreinte, de même, chez certains, de la décennie 70-80. Fr. Jos. Hausmann, dans un article minutieusement documenté de 1986, n'a certes pas tort de souligner la portée révélatrice d'une chronique parue dans *le Monde* du 30 décembre 1983, et consacrée au «novlangue» de George Orwell :

«Le novlangue est, actuellement, non seulement la langue officielle d'un bon tiers de l'humanité, mais il gagne du terrain, se répand peu à peu dans le reste du monde. Les Français, ces derniers temps, ont coutume de l'appeler «langue de bois», expression traduite du polonais dans les années 50. Le terme de langue soviétique nous paraît encore plus commode».

Ce texte, aux yeux de Fr. Jos. Hausmann met en relief trois éléments : l'origine géographique de la «langue de bois» ; l'époque encore récente de son importation en France; l'ampleur et la promptitude de son expansion. Ajoutons-en un quatrième, non peut-être le moindre: le rôle joué par le «novlangue» de G. Orwell, point de départ de l'article cité. Cette invention assez terrifiante du Kafka londonien eût mérité, de la part des linguistes comme des politiques, un intérêt plus soutenu. 1984, roman publié en 1949, où le Novlangue prend corps pour perdre l'âme, se voulait à coup sûr d'anticipation : il entendait représenter l'état intellectuel, moral, social, politique, etc. d'une large part de la planète à 35 années de distance. Or, la dure réalité de 1984, pour nous Français entre autres, est venue à quantité d'égards vérifier la cruauté des audaces romanesques, et nul ne se risquerait risquerait à prétendre que, de 1984 à 2001, le mouvement ait cessé d'être irrésistible...

Qu'est-ce donc que le «Novlangue» ? Destiné à supplanter «l'ancilangue (nous dirions la langue ordinaire) vers l'année 2050», il est la transposition mythique de notre fameuse «langue de bois». Son artisan est un certain Syme, proche camarade du protagoniste, Winston Smith. Il travaille au Service des Recherches au Ministère de la Vérité (*Miniver* en novlangue). Son objectif est d'élaborer une structure linguistique capable d'anéantir l'expression de la pensée individuelle et de procurer au Parti, unique maître des destinées du pays, l'instrument de propagande le plus perfectionné, le plus économe possible de ses moyens : «Nous détruisons chaque jour des mots, des centaines de mots,. Nous taillons le langage jusqu'à l'os».

Orwell accorde au Novlangue assez de valeur emblématique pour lui consacrer, en «Appendice», tout un chapitre de description organisé comme un manuel de grammaire. Il y précise que Syme complète son travail par un dictionnaire mis à jour sans relâche : il en est à sa onzième édition.

Cette vaste fantasmagorie suffirait à produire sur le lecteur un effet de surprise fascinée. Mais aux approches de l'année fatidique (1984), la fascination allait se doubler de sourde inquiétude : la fiction n'aurait-elle pas valeur de prophétie ? Le monde actuel - l'Europe en premier lieu - ne serait-il pas sur le chemin d'un appauvrissement à la fois linguistique et mental, incarné par la dictature progressive non pas tant de l'anglais, mais

d'un novangloaméricain simplifié ou, comme on dit, basique, d'ores et déjà livré aux normes d'une traduction automatique à son tour réductrice ? De la «langue de bois» au «bois de la langue», tel est l'itinéraire promis aux explorateurs inexpérimentés de la mondialisation.

Cette conjonction du novlangue parvenu à échéance et de la langue de bois élargissant son champ géographique et sémantique n'est pas au demeurant l'unique rencontre circonstancielle qui doit être prise en compte. Il en est une autre, antérieure de peu d'années, qui touche avant tout au domaine politique. En 1979 Michel Rocard publie son *Parler vrai : le livre fait grand bruit* et suscite des approbations qui ne viennent pas toutes du même bord. À son tour, J.-P. Chevènement prône «le langage de la vérité». La «langue de bois» prend dès lors ses distances par rapport à son acception d'origine et se découvre des effets de sens moins univoques, par opposition à la parole libérée des faux-semblants en tous genres. Elle rejoint la piètre mais solide tradition du parler pour ne rien dire. Elle embrasse l'inépuisable répertoire des commodités de langage qui anémient mais rassurent. Enfin (c'est le cas le plus attristant) plutôt qu'à parler pour cacher sa pensée, selon l'axiome du jésuite portugais cher à Stendhal, elle incite à recouvrir de paroles vaines une absence de pensée.

Veut-on un essai de définition récent ? - Voici celui que propose le *Supplément* (à paraître) du *Trésor de la langue française*:

«Manière d'exprimer sous une forme codée, dans une phraséologie stéréotypée et dogmatique, à l'aide d'euphémismes, de lieux communs, de termes généraux et / ou abstraits, un message idéologique qui ne sera pas opposable à ses auteurs, mais qui cependant sera compris dans son vrai sens par un petit nombre d'initiés ; *p. ext.* tout langage qui s'alimente au dictionnaire des idées et des formes reçues ... ».

Qui souhaite des attestations concrètes n'aura que l'embarras du choix parmi les sources documentaires mentionnées en préambule. Ajoutons-y les apports de la base BORNEO (NÉOLOGISMES) réalisées par l'Institut National de la langue française (INALF) ; rappelons aussi les deux rencontres auxquelles se réfèrent les auteurs du n° 21 de la revue *Mots* : dates et circonstances en font des jalons éclairants : à l'automne 1984, juste avant son épreuve du Liban, J.-P. Kauffmann réunit un groupe de réflexion en vue d'un article sur le thème de la «langue de bois» ; au printemps suivant le laboratoire de Saint-Cloud organise un séminaire sur «le discours de propagande et la langue de bois».

Voici maintenant, distribué selon la chronologie, un échantillonnage en raccourci, permettant à tout le moins de dessiner une courbe de l'usage où se manifestent l'ouverture et la diversification progressives des sens et valeurs attachés à la langue de bois durant les années 81-90.

On isolera d'abord, à la suite de Fr. Jos. Hausmann, une double référence lexicographique: le grand dictionnaire encyclopédique Larousse, dans son édition de 1981, fait de la «langue de bois» l'apanage exclusif de «certains partis communistes» et des «médiats de divers États où ils sont au pouvoir». L'édition de 1984 entrouvre pour sa part une porte sur les milieux extérieurs à l'idéologie stalinienne:

«Manière rigide de s'exprimer qui use de stéréotypes et de formules figées et reflète une position dogmatique, *surtout* en parlant des discours de certains dirigeants communistes».

Année 1981 :

A.Finkielkraut, dans *le Nouvel Observateur* du 22-VI : «Outre son grand intérêt documentaire, le livre de Podhoretz *Ce qui menace le monde* nous convie à ce spectacle fascinant de la genèse d'une langue de bois».

Sur un mode pour une fois distrayant, Fr. Ferney, *ibid*, le 3-X

«Discours de réception fatalement imaginaire de mon successeur à l'Académie française, par André Wurmser. Tout le talent et la fausse insolence d'une langue de bois bien pendue».

Il est bien vrai qu'un joli travail serait à entreprendre sur les usages académiques de la langue de bois

Année 1982:

O. Chevrillon, dans le *Point* du 10-V :

«On prétend que le double langage du Parti communiste ne fonctionne plus. Voire. La langue de bois de *l'Humanité* maintient l'indispensable communion entre le noyau dur des militants et l'univers soviétique, pendant que le discours démocratique et responsable des ministres apprivoise l'opinion».

On ne pouvait renvoyer avec plus de vigueur la «langue de bois» à son acception d'origine: elle est la marque de l'inféodation à la dictature soviétique et se situe par là à l'opposé de la liberté d'expression démocratique.

J. Duvignaud, dans le *Nouvel Observateur*. du 9-X:

«La crise lance un défi (...). Est-ce peu de répondre au terrorisme, au dogmatisme, à la «raison d'État», à la «langue de bois», à la technologie guerrière?»

Autant Chevrillon restreignait le champ, autant Duvignaud l'agrandit, mais en maintenant avec force la «langue de bois» dans la sphère de l'idéologie autocratique.

1984-1985 :

E. Fallot dans *L'Express* du 23-11-84:

«Sur le marasme du français, universellement déploré, Claude Duneton, dans *À hurler le soir au fond des collèges* (Le Seuil), défend une thèse inédite: si les élèves, dès leur plus jeune âge, sont «bloqués» dans cette discipline, c'est à cause de l'écart grandissant entre la langue scolaire, véritable «langue de bois», qu'ils sont censés utiliser à l'école, et celle de leurs parents, de la rue, de la vie».

Ce thème de la langue scolaire - mais aussi bien universitaire - regardée comme spécimen type de la «langue de bois» (à ne pas confondre avec la langue de bois académique) se retrouve chez plusieurs. Nul doute qu'il réponde à une situation de fait préoccupante. À elle seule, elle demanderait une étude aussi nécessaire qu'approfondie. Un conseil : éviter surtout de la confier à des représentants de l'Éducation nationale

J. Rémy, dans *l'Express* du 26-X-84:

« Ex-leader trotskiste, le philosophe Henri Weber souligne : « Fabius, c'est « l'anti-tribun de gauche ». Nous avons la nausée d'un discours qui, plus qu'une langue de bois, était une « langue de caoutchouc » ».

Plutôt que de commenter ce jugement, saisissons l'occasion pour enregistrer l'existence, au voisinage de la langue de bois, de synonymes ou approchants comme «

langue de béton », « langue de singe », de parentes plus ou moins éloignées comme ici, et de francs antonymes comme le « parler vrai » déjà cité.

F. Came dans *Libération* du 30-1-85:

« Marie-Noëlle Thibault et Jean-Pierre Bobichon avaient voulu faire de ce nouveau credo-langue de bois dont se gargarise la centrale une réalité ».

(le nouveau credo en question, c'est « l'adaptation du syndicalisme » ; la centrale, c'est la C.F.D.T). Cette phrase est doublement instructive : l'attelage « credo-langue de bois » souligne d'une part la connotation religieuse, dogmatique que l'expression souvent en effet conserve de ses origines ; il met d'autre part en évidence son caractère abstrait, théorique, étranger aux contraintes de la vie ordinaire.

1998:

Les auteurs du Numéro « Langues de bois ? » de la revue *Mots*, observant la richesse des relevés pratiqués à l'INALF sur cette année 1988, lui ont ménagé un sort privilégié, quitte à réduire ici et là le volume des textes pris à témoin. Nous suivons ici cet exemple.

Les deux premières citations, suivant le fil du calendrier, offrent des précisions utiles sur la nature de la langue de bois, telle qu'elle est alors appréhendée. Elle est désignée, dans *Politis* (25-II), comme « le méta-langage des hommes d'appareil », tandis qu'un passage de Maurice Tournier (5-II) inverse l'ordre des deux facteurs - « langue » et « bois » - pour mieux faire ressortir sa raison d'être et son domaine de prédilection :

« Instrument primordial du conservatisme, toute langue officielle se met plus aisément au service des mythes entretenus que des efforts vers la vérité, tout discours politique joue avec le bois de la langue ».

La troisième citation, empruntée à *l'Événement du jeudi* (8-IX) vient compléter de manière très suggestive - et en introduisant une perspective historique - les « hurlements » de Claude Duneton évoqués dans *l'Express* du 23 III 84:

« La philosophie française est (...) dégagée depuis 1968 de sa langue de bois universitaire, débarrassée des maîtres-penseurs et de leurs diktats impériaux ».

Les deux fragments de textes suivants, publiés dans *Politis* en octobre, semblent vouloir se faire écho. On lit d'un côté (le 7-X) :

« un artiste a laissé au vestiaire la langue de bois et l'humour officiel ». Et de l'autre (le 14 X) :

« C'est la langue du cœur contre la langue de bois ».

Tout est dit, ou presque: la langue de bois est soit l'arme, soit le piège tendus à l'homme de pouvoir, à l'officiel « habillé d'autorité », comme disait Péguy. Elle est juste à l'opposé de l'espérance dont se nourrit l'homme libre. Celui-ci a besoin - et s'il est « artiste » davantage encore - de toutes les ressources de la langue la plus vivante pour exprimer et communiquer ce qu'il ressent et pressent dans son esprit et dans son cœur.

Qu'il me soit permis, avant d'en venir au « politiquement correct », de produire deux témoignages datés l'un de 1989, l'autre de l'an 2000. Ils sont à la louange non certes de

la langue de bois, mais de son véhément rejet. L'alacrité du ton ne gâche rien. Claude Sarraute, dans son billet du *Monde*, écrit le 21 mars 1989:

« Bravo, le Bébête show ! (...) C'est ce rire tonitruant qui fait voler en éclats, soir après soir, sur le castelet de l'écran, la langue de bois de tous les guignols. C'est un formidable vent de liberté qui soulève les dessous de la politique politicienne... ».

... tant il est vrai que la « langue de bois » en l'année du bicentenaire de la Révolution, se souvient de sa naissance au sein de l'idéologie politique la plus mal famée.

Le 15 septembre 2000, Claude Allègre, Ministre d'une espèce rare, aussi peu conventionnelle que possible, participait à l'émission « Bouillon de culture ». Bernard Pivot, brandissant son ouvrage-pamphlet, lui déclare:

« Votre livre est vraiment anti-langue de bois ! ».

Façon lapidaire de décerner à l'homme politique, en vérité si peu politique, un brevet de fière et bonne conduite ."

Le politiquement correct, - Si la langue de bois continue de se faire entendre à la charnière des XX^e et XXI^e siècles - l'apostrophe de B. Pivot est là pour l'attester entre bien d'autres exemples -, la fréquence de ses emplois est nettement moindre qu'au cours de la période 1983-1990. Un concurrent lui dispute à présent la place : le « politiquement correct », d'autant mieux armé que maintes locutions se fabriquent sur le même modèle, avec ou sans nuance ironique : « culturellement -, socialement -, sexuellement correct »... sans oublier l'ancêtre scolaire dès longtemps établi : « grammaticalement correct » ! (2)

Tout comme la « langue de bois », le « politiquement correct » n'est pas pour nous autochtone. L'opinion commune y reconnaît le calque du « *politically correct* » en usage aux Etats-Unis depuis les années 70. Plusieurs témoins relatent, on doit le noter, qu'en Chine populaire le tour correspondant faisait déjà partie du bagage linguistique de la Révolution culturelle : il servait à définir l'étalon officiel du bien pensé et du justement dit selon le catéchisme de Mao.

Il reste que les Français - devancés de peu par les Allemands - ont directement emprunté la locution aux Américains, environ le temps où ceux-ci durent affronter la première vague des revendications « identitaires ». Ils pensèrent pouvoir l'endiguer en érigeant le rempart du « *politically correct* ». La règle d'or édictée par les instances fédérales fut alors de ne rien dire ni faire qui pût offenser la conscience de quelque « communauté » que ce soit; « *communitary* » et « *politically correct* » font partie du même cercle lexical. Ainsi s'est très vite instauré le règne de la plus grande « vigilance » (nous avons le mot, nous avons importé son acception spécifique) et d'abord dans l'exercice du langage. Ses moyens les plus sûrs sont ceux de l'expression minimaliste sous ses multiples aspects: euphémisme, litote, cliché ... bref tout ce que l'anglais s'entend à mettre dans l' « *understatement* ».

À la différence de la langue de bois, le « *politically correct* », volontiers abrégé en « *p. c.* » (les premières attestations, d'après *Words*, datent de 1986) offrait d'entrée de jeu à l'emprunt un champ d'application fort vaste, le souci de ménager les catégories les plus

diverses s'ajoutant à la vigilance envers les groupes et communautés officiellement répertoriés.

Cette loi de bienséance langagière, qui au départ s'inspirait du respect des particularismes immémoriaux, s'est changée de la sorte, peu à peu, en une contrainte de non-expression généralisée, à base d'un conformisme indistinct, réputé « bien pensant », mais qui en réalité annihile tout effort ou désir d'analyse un tant soit peu personnelle, à valeur originale ou pour le moins caractérisante.

Le phénomène a touché d'une manière particulièrement sensible l'ensemble de la population universitaire - étudiants et professeurs réunis. Se sachant, par vocation, plus exposée qu'aucune autre aux risques du jugement critique, et dans le même temps sollicitée par l'incoercible esprit « de chapelle », inséparable des querelles de langage, elle a cru devoir se doter de codes de sage conduite d'autant plus sévères. Ces codes, dans le domaine de l'expression comme du comportement, visent à la fois les rapports entre professeurs, entre étudiants, mais surtout entre professeurs et étudiants. L'Université de Harvard, se voulant exemplaire, a poussé le zèle jusqu'à organiser des stages de « *political correctness* » destinés aux nouveaux venus.

Cette vaste - et à nos yeux d'Européens assez déroutante - entreprise de surveillance en matière de langue et de comportement a eu comme pendant un système de précaution dans l'ordre juridique, non moins généralisé et plus inquiétant encore. Il s'agit du jeu banalisé de la « *litigation* », fondé sur le recours, désormais licite envers quiconque, à la présomption non point d'innocence, mais de culpabilité. Les avocats sont là pour aider chacun (moyennant finances) à préserver ses droits inaliénables, face à un partenaire estimé par avance suspect. Ils ne sont pas moins prêts, cela va de soi, à soutenir la cause de la personne ou de la collectivité incriminée. Cette frénésie procédurière menace de s'étendre à l'infini.

Dans un cas comme dans l'autre - celui du « *politically correct* » comme celui du « *judicially correct* » - nous sommes sur les chemins de l'Absurde.

Cependant, la tragédie du 11 septembre 2001 et ses répercussions dans les domaines clés de la vie du pays - moral, politique, économique, militaire, etc. - pourraient bien avoir donné le signal d'un changement de cap. Frappée par la brutalité des faits, l'opinion publique américaine éprouve à l'heure présente un besoin inédit autant qu'impérieux de vérité dans les actes et dans les paroles. Révélateur à cet égard est le succès du Secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld, et de ses manières directes auprès des téléspectateurs/trices. Plus significative encore pour nous Français, la façon dont l'envoyé spécial du *Monde* à Washington décrit ces jours-ci (en novembre 2001) le phénomène: n'oppose-t-il pas, comme pour mieux nous satisfaire, le « parler vrai » de D. Rumsfeld, nouvelle « star », d'abord au « politiquement correct » et pour finir à la « langue de bois » :

« Qui eût pensé (...) que son franc parler, son vocabulaire fleuri, à mille lieues du *politiquement correct*, des prudences et des euphémismes diplomatiques enchanteraient le public, nullement offusqué (ou secrètement ravi) de son peu de révérence à l'égard des médias ? (...) Sa réputation de dire à tous, y compris au président, ce qu'il veut ou pense, détonne dans un aréopage marqué par la prudence et la langue de bois ».

Mais, au fait, subsiste-t-il une différence appréciable entre les deux expressions - et n'était-il pas hors de propos d'affirmer que notre langue de bois n'avait pas d'homologue en anglais (pas plus qu'en allemand) ? - Le rapprochement opéré par le chroniqueur du *Monde* ne doit pas nous égarer. Le « *p. c.* » est originaire des Etats-Unis ; il est dans son sens actuel de date très récente ; dicté au départ non comme la langue de bois par un régime autocratique, mais par des gouvernants soucieux de plus de démocratie, il sert fondamentalement à désigner un type de réaction propre aux Américains à un moment donné de leur histoire.

Prudence abusive et bons sentiments érigés en dogme occupent sans doute dans le « *p.c.* » une place trop naïvement généreuse. Certains esprits libres, aux Etats-Unis même, ne se gênent point pour tourner l'apophtegme en dérision.

Afin de trancher sur un mode aussi sobre que mesuré, on ne dédaignera pas de consulter la rubrique « *politically correct* » dans *Words* :

« *politically correct* adj. (1970) : conforme à un corps de doctrine d'inspiration libérale ou radicale, spécialement en matière sociale, caractérisé par le soutien apporté à des causes ou propositions qu'on approuve, et souvent par le rejet d'un langage, ou d'un comportement, etc., considéré comme discriminatoire ou offensant. Est né aux U. S. A. souvent utilisé dans un sens ironique par ceux qui n'épousent pas ces thèses (...) ».

Les exemples cités s'astreignent, dirait-on, à la plus grande simplicité:

1970 T. Cade : Un homme ne peut être en même temps politiquement correct et chauvin.

1975 P. Gerber : Si une thèse littéraire était à la fois sans obscurité et politiquement correcte, elle était assurée de recevoir un accueil favorable. (...).

1991 *Village Voice* (New York): Un lecteur m'a reproché d'avoir employé le terme *gringos*, et fait savoir que « *European American* » était seul politiquement correct.

Ce binôme « *European American* » dûment approuvé nous engage à porter maintenant un regard sur les usages européens - avant tout français - du politiquement correct.

La langue de bois, on l'a déjà noté, voit sa fréquence d'emploi décroître dans la dernière décennie du XX^e siècle, tandis que progresse l'usage du politiquement correct (*p. c.*). Celui-ci, comme il arrive toujours dans les cas d'emprunt, change peu ou prou de sens en franchissant l'Atlantique : détaché du contexte politique et social américain, il répond naturellement aux appels de son nouvel ancrage. Les premiers à se manifester émanent des enceintes parlementaires. C'est l'époque où l'on parle volontiers de « consensus », plus ou moins difficile à définir et à trouver. On va en parler davantage encore en 1986-1988, puis en 1993-95, et de nouveau après 1997 : cohabitation oblige ! Le « *p. c.* » sert alors d'enseigne à l'art de parler de manière à éviter les heurts de personnes et de groupes, à tempérer les menaces ou les envies de conflits et de crises.

Comme son aînée, la nouvelle locution en vogue gagnera, par voie de métaphore, d'autres lieux et milieux, toujours aussi disposée à aller dans le sens des apaisements, aplanissements et bons offices en tous genres. Le nombre et l'extension des objectifs ne sont pas faits pour aider à cerner la définition du « *p. c.* ». Le *Manuel du politiquement*

correct de VI. Volkoff est aussi édifiant que réjouissant à ce propos: il tient d'abord pour vaine toute tentative d'élucidation : « Le *p. c.* ne peut guère se définir » (p. 11) ; « avant tout il faut mettre en lumière l'absence de contenu véritable du *p. c.* », qualifié peu après d'« ectoplasme idéologique » (p. 165). Un redoublement d'efforts lui inspire cependant des appréciations plus substantielles : « le *p. c.* n'excluant personne, il exclut toutes les exclusions de qui que ce soit d'où que ce soit » (p.76) ; ou encore : « Meccano des idées toutes faites, (il pratique) le rejet forcené de tout esprit critique » (p. 167). Nous voilà proches d'un inventaire en règle des composantes de l'insaisissable: il participe 1) de « l'entropie ambiante » ; 2) de « la manipulation » désinformante de l'opinion ; 3) de « la tendance au nivellement absolu ».

Quant aux moyens mis en œuvre par le *p. c.* , force est d'admettre qu'ils ressemblent beaucoup à ceux auxquels recourt communément la langue de bois : ici comme là nous sommes au royaume du cliché. Parmi toutes ses variations, retenons à titre de spécimens quelques « classiques » de l'euphémisme (curieusement le glossaire de Volkoff l'ignore, lui préférant : « périphrase »).

Depuis plusieurs années déjà le *p. c.* , soucieux d'épargner les amours-propres, nous invite, suivant l'exemple anglo-saxon, à rebaptiser les aveugles en mal-voyants, les sourds en mal-entendants, - tel humoriste propose d'ajouter: les imbéciles en mal-comprenants ! - De même sommes-nous conviés à nommer les concierges « gardien(nes) d'immeubles », les balayeurs « techniciens de surface », cependant que les plus modestes étages de la pyramide administrative se voient à mesure lexicalement rehaussés.

Sur un plan qui excède la précaution psychologique et touche à la vie politique et sociale, une trouvaille récente mérite mention : le droit de grève n'est plus interdit, en France, aux agents du service public. Il l'est pourtant par les grévistes eux-mêmes, au moins dans le langage. En effet, à en croire les annonces périodiquement diffusées dans les stations du métro parisien, la perturbation du trafic serait due à un « mouvement social ». L'humour, comme on voit, y trouve sa part: ce n'est plus un arrêt (du travail), mais un mouvement qui engendre l'immobilité des rames !

Une tâche d'investigation reste à accomplir : son but serait de découvrir l'accueil réservé par la critique à l'invasion de ce succédané *made in U. S.* de la langue de bois naguère venue de l'Est. Nos lectures, pour limitées qu'elles soient, laissent apparaître trois types de réaction qui ne surprendront guère.

Les uns (*Pensée nouvelle* de Strasbourg et le *Courrier international* par exemple) se contentent de décrire et d'analyser les emplois et valeurs du *p. c.* sans porter jugement ; leur souci est le maintien ne disons pas de l'objectivité - terme qui sent un peu trop, justement, son *p. c.*, mais d'une attentive neutralité.

D'autres, assez isolés (la revue *Vacarme*) s'engagent dans les voies du plaidoyer résolu, mettant en relief la principale raison d'être et la mission du *p. c.* : préserver les droits de toutes les minorités, de quelque nature qu'elles soient, à exister et à être pleinement reconnues. Cela ne peut aller, de la part des majorités, sans sacrifices ou renoncements - dans leurs manières d'agir comme de s'exprimer. Nous aurions donc tort de

chercher de ce côté des motifs de plaisanteries : elles sont propres à blesser celles ou ceux qu'elles visent.

D'autres enfin, chacun dans son style, s'emploient à instruire le procès non du *p. c.* à son origine, mais de ses excès et « dérives » *hic et nunc*. Le *Manuel* cité de Vl. Volkoff en serait un échantillon parfait s'il ne poussait pas trop loin ses avantages.

Dresser un bilan exigerait qu'on fût à la fois grammairien et sociologue. Ce qui est sûr, c'est qu'à vouloir aseptiser le vocabulaire pour conjurer le risque d'irriter les épidermes, on finit par réduire à néant ses plus vives facultés d'expression.

Comment ne pas voir aussi que, dans l'ordre politique, le nivellement des énoncés, vecteur et facteur d'une pensée unique, s'en va par des voies paradoxales inéluctablement rejoindre les pires erreurs des régimes totalitaires ? L'envergure internationale du jeu économique n'arrange certes rien : l'actuel balancement entre « mondialisation » et « globalisation » signifie de façon patente que l'universalité rêvée par l'âge des Lumières est vouée désormais aux grisailles de l'uniformité.

Le *p. c.* ne projette pas sur les horizons de la culture des clartés plus rassurantes. Chaque créateur ambitieux non seulement de parler mais de chanter vrai ne devra-t-il pas solliciter pour soi une « exception culturelle » au sens rigoureux du terme ? Paul Claudel déplorait qu'en, son temps la décadence de l'art sacré aboutît au triomphe de ce qu'il appelle « le goût du fade ». La rançon du *p. c.* est de devoir en appeler au goût du fade omnipotent.

Je prendrai pour finir un seul exemple. Il ne sent d'aucune façon le fagot. Il est en effet aussi étranger que possible au paysage politique ; il déborde largement celui de la culture tout en le comprenant ; chacun de nous trouve des occasions variées de le rencontrer dans le courant de la vie ordinaire. Il s'agit de la consommation immodérée du substantif « espace », mot vide s'il en est par essence et qui, comme tel, peut se remplir à la demande. Sa fréquence obsédante n'a pas échappé au regard de Vl. Volkoff, et l'on ne manquera pas de savourer (p. 72) les neuf échantillons qu'il a retenus. La place occupée par « espace » dans le parterre du *p. c.* est expliquée juste comme il faut : « mot (...) qui en remplace avantageusement beaucoup d'autres, indiquant par là que la ressemblance universelle est plus importante que les dissemblances accidentelles ».

L'auteur nous permettra de grossir de trois unités son lot d'illustrations. La première se greffe sur l'une d'elles : « théâtre _ espace de représentation ». Dans combien de programmes récents n'ai-je pas lu, au lieu de « mise en scène », « mise en espace » ! On m'objectera : « de fait il n'y a plus de décors, donc à proprement parler plus de scène ; il ne reste qu'un espace ». C'est bien là que je voulais en venir : le vide de sens et le vide de substance, dans le système du *p. c.* aujourd'hui faussé, sont étroitement solidaires.

Deuxième unité en forme de vignette touristique : un endroit situé à la lisière extérieure du XIV^e arrondissement de Paris se nommait « Poterne des peupliers ». Voici deux ans « Poterne » fut changé en « Espace » : symbole poussé à l'extrême du rejet de

l'histoire, du pittoresque, du lieudit concret au profit du lieu non-dit, sans âme et sans visage. (3)

Le troisième témoignage est le plus actuel - une invitation reçue ce premier jour de l'hiver 2001-02, mais aussi le plus affligeant : la conférence annoncée sera donnée par le « Directeur de l'Espace-éthique de l'Assistance Publique (etc.) ». VI. Volkoff y trouvera l'exorbitante confirmation de telle de ses doléances : la « morale », condition de la vie, et les « devoirs » qu'elle prescrit, cèdent la place à l'« éthique » abstraite logée dans un « espace » qui s'ouvre sur les Droits de l'homme, clé de voûte du *p. c.* et se referme sans que le chapitre des Devoirs soit abordé.

Comme le « théâtre », par bonheur, existe encore, avec sa « scène » entre cour et jardin, il ne nous reste plus qu'à faire tomber sur ce « politiquement correct » désastreusement dévoyé le plus silencieux des rideaux.

Notes :

1. Sont à lire : Franz Josef Hausmann, « *Langue de bois. Etude sur la naissance d'un néologisme* ». Festschrift für H. -W. Klein, Münche, 1986. - Françoise Thom, « *La langue de bois.* » Paris. Julliard, 1987. - Mots n°21. décembre 1989, « *Langues de bois ?* »

2. Sur le « politiquement correct », encore peu d'études. À signaler 3 ouvrages sur un mode diversement plaisant ; J.-F. Gamer, « *Politiquement correct (...) et De plus en plus politiquement correct (...)* » Trad. fr. Livre de Poche. 1995-1998. - VI. Volkoff, *Manuel du p. c.* éd. Du Rocher, 2001. - Un colloque vient de se tenir (oct.-nov. 2001) à la Bibliothèque nationale de France sur « Le politiquement correct ». Trois thèmes ont été abordés: l'origine américaine du *p. c.* ; la vigilance, un *p. c.* français ; éloge de l'incorrection. L'information nous est hélas ! parvenue après sa clôture.

3. Depuis lors, la Mairie du XIV^e a bien voulu rétablir l'ancienne dénomination : qu'elle en soit remerciée !